Document generated on 05/09/2025 7:05 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Kueissipan, à ton tour

Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine, *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Montréal, Écosociété, 2016, 156 pages

Pascal Chevrette

Volume 11, Number 1, Fall 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83916ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chevrette, P. (2016). Review of [Kueissipan, à ton tour / Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine, *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Montréal, Écosociété, 2016, 156 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(1), 33–34.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

KUEISSIPAN, À TON TOUR

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine
Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme
Montréal, Écosociété, 2016, 156 pages

Le projet de Deni Ellis Béchard et de Natacha Kanapé Fontaine est né au Salon du livre de la Côte-Nord de 2015. Invité pour l'occasion, Béchard assiste à un échange un peu houleux entre une écrivaine et chroniqueuse au *Journal de Montréal*, et Natacha Kanapé Fontaine, poète innue et activiste, sa future interlocutrice. La première aurait soutenu dans un blogue que la culture autochtone serait « mortifère et antiscientifique ». Sans laisser l'occasion à la seconde d'exprimer son point de vue, la chroniqueuse aurait lu avec arrogance ce qu'elle définit comme Autochtone. Un mauvais spectacle qui a amené Béchard à conclure que « Nous, les Allochtones, sommes persuadés que nous avons toujours raison ». Motivé à agir autrement, il décide de prêter l'oreille et « [d']ouvrir un dialogue » avec la seconde pour avoir sa version des faits.

Un livre-geste

Kueï, je te salue est donc à la fois un livre et un geste. On est sous le mode de la rencontre, mais surtout de la réconciliation. Même s'il ne s'y réfère pas directement, ce livre répond au mouvement *Idle No More*. Il participe au débat public ouvert par les révélations sur les violences faites sur les femmes autochtones et les travaux de la Commission vérité et réconciliation qui ont remis à l'avant-plan le dossier sur le sort réservé aux Premières Nations, un dossier qui a souvent été mis sous couvert. L'ouvrage est un échange de vingt-six lettres où les deux interlocuteurs veulent prendre conscience « des relations entre nos peuples » marquées par la souffrance, les tentatives d'assimilation de l'un par l'autre, l'indifférence et pire : l'intériorisation de ces rapports que l'Histoire a laissé pourrir, ce que Natacha Kanapé Fontaine (NKF) nomme la « blessure de la colonisation ». Le racisme est ainsi le nœud gordien de relations problématiques que tous deux espèrent assainir.

Issus de la relève littéraire, les deux auteurs se présentent comme des porte-paroles, un choix qui demeure discutable et délicat. Car même si leurs œuvres semblent les porter tout naturellement vers ce problème, comment faut-il comprendre cette posture qu'ils adoptent ? Lorsqu'on parle d'Autochtones, plusieurs nations sont impliquées (algonquine, huronne, crie, etc.), idem lorsqu'il est question d'Allochtones. Les deux ne manquent pas de faire des nuances, mais ils ne semblent pas en tirer toutes les conséquences sur le plan de la prise de parole. Ce qui leur sert d'argument majeur pour endosser le poids de l'histoire sur leurs épaules semble être la passion commune qu'ils ont pour l'écriture. Celle-ci leur donnerait toute la légitimité pour parler au nom de tous. Très tôt dans le texte, ils énoncent leur intention de raccorder « [...] nos peuples qui n'en peuvent plus de ne pas se parler, de ne pas savoir comment se parler ». La convivialité de l'échange adopte à l'occasion un ton plus militant, qui en appelle à la mobilisation et au changement. NKF : « Nous nous ressemblons tant ! Les jeunes autochtones qui vivent en ville s'intéressent de plus en plus à la culture, à la politique et à la littérature québécoises. Ils ont développé un esprit critique en comparant les deux communautés, et non négativement » (p. 113).

L'appel semble même, par moments, lancer des messages, non seulement aux allochtones, mais plus spécifiquement aux Québécois, notamment en ce a trait à leur héritage culturel, ce que ne nierait pas Louis-Edmond Hamelin : « beaucoup trop de Québécois n'ont aucune idée de leur héritage millénaire » (p. 40). Et lorsqu'il est question du colonialisme, il semble clair à Béchard que « les Québécois ont plus en commun avec les Autochtones qu'ils ne le pensent, mais que la souffrance des Autochtones leur rappelle trop leur propre souffrance, leur propre passé » (p. 38). Le thème, pertinent, n'est qu'effleuré.

Retours sur soi

Béchard et Kanapé Fontaine savent bien que, fondé sur la « simplification », le racisme ne se comprend vraiment que si l'on parvient à départager ce qui relève du dérapage personnel, de la xénophobie et des mauvaises politiques du passé. Mais pour comprendre ses méfaits, les deux auteurs, plutôt que d'analyser le phénomène en commentateurs de l'actualité, vont chercher à y accéder en revenant systématiquement sur leur propre récit de vie.

Béchard est né d'un père gaspésien qui a renié sa culture québécoise. Rapidement, il confie que l'homme était raciste et que son arrivisme l'incita à couper ses racines, ce qui ne fut pas sans conséquence pour le fils. Tour à tour élevé en Colombie-Britannique puis en Virginie, Béchard livre quelques épisodes du racisme plus agressif connu aux États-Unis. Voyageur dans l'âme, émule de Kerouac, il ne manque pas d'interroger le passé québécois, canadien et de la Nouvelle-France pour saisir ce qui le rapproche des Premières Nations. Il a surtout soin de faire comprendre que la honte de soi, portée par ce père qui a fui un Québec d'avant la Révolution tranquille, confine au déni de ses propres manques intérieurs et, incidemment, aux pièges du racisme. Dans ses propos, il se fait souvent la voix de la raison en cherchant les assises d'une concorde nouvelle entre Allochtones et Autochtones. Un utopisme un peu aplanissant et une candeur certaine se dégagent de ses lettres : « comment reconstruire la confiance ? », répète-t-il souvent avec ce ton volontaire.

Quant au témoignage de Natasha Kanapé Fontaine, il raconte une histoire que le Québec commence à peine à entendre. Cette jeune Innue est née dans la réserve de Pessamit, sur la Côte-Nord, en 1991, peu après la crise d'Oka qui – elle insiste là-dessus – l'obsède. Comme bien des adolescentes, NKF vit des moments difficiles, mais son cas est amplifié par le statut dans lequel la confine l'odieuse loi sur les Indiens. C'est *Le peuple invisible* de Richard Desjardins qui la révèle à elle-même : elle prend alors conscience des blessures transgénérationnelles qui l'habitent et lui signalent l'existence d'un racisme qu'elle examine en profondeur. Ses lettres montrent qu'elle le combat sans relâche en s'inspirant notamment de l'histoire de la résistance autochtone.

NKF reconnaît avec lucidité que « le retour sur soi est une épopée extraordinaire » et que le but du voyage est de « se

suite à la page 34

suite de la page 33

réconcilier avec [soi]-même». Le moment saillant de ses lettres est celui où elle se questionne sur son propre racisme envers les Blancs. Le passage est saisissant. À travers l'examen de son passé et de ses idées, elle avance, évolue, et cela, très certainement, nous incite à mettre dans la balance nos propres préjugés. N'importe quel lecteur conviendra que c'est ce récit qui constitue le cœur de l'ouvrage. Ses arguments sur l'importance de la langue maternelle sont dignes d'attention, de même que ses propos sur le territoire, sur la spiritualité amérindienne, sur ce que représente pour elle l'héritage culturel de son peuple dans sa démarche d'artiste et d'activiste, sur ce tempérament innu dont elle tire sa force: «Je voulais pourtant revenir à Pessamit tous les étés, mais j'ai fini par peser la misère qui côtoie au quotidien les rires et la résilience d'un peuple qui a su survivre» (p. 92). La lettre 18 est celle d'une indignée qui fait part de son désir d'en finir avec «le concept de réserve», un désir mêlé de souvenirs, d'idéalisme, de profonds sentiments de révolte et d'attachement sincère à son pays, d'une tristesse, enfin, qu'il ne sert à rien d'enfouir. En revenant sur son passé, ses misères et son propre racisme, NKF trouve dans les mots et la littérature le moyen de combattre le silence et la peur qui, rappelle Béchard, alimentent sournoisement le racisme. On comprend à la lire que le lent travail d'extériorisation du malaise, de la fatigue et de l'atterrement ait abouti dans le chant et la poésie, la correspondance entreprise ici n'étant qu'une autre déclinaison de cette prise de parole publique.

Éloge de la diversité

Dans la lettre 14, Béchard fait l'éloge de la diversité des modes de vie afin, sans doute, de contrer le racisme. Par contre, a-t-il raison de comprendre cette diversité comme une seule affaire de créativité? La diversité culturelle ne peut être ramenée qu'à une seule expression artistique, elle est aussi, et surtout, une affaire de traditions, de mœurs et de pratiques séculaires qui ont un poids réel dans la vie des gens. Une idée revient souvent: celle voulant que l'attitude raciste, fermée, fondée sur des réflexes de peur et de rejet s'oppose à une attitude d'ouverture, altruiste. Est-ce une explication suffisante? Doit-on comprendre que le manque d'imagination et d'empathie est en grande partie les causes du problème?

L'empathie est évidemment une solution souhaitable, et noble. On l'obtient par la sensibilisation et l'éducation, ce que les auteurs prennent soin de rappeler. Ce n'est toutefois pas parce qu'elle fait défaut que surgit le racisme. On a l'impression, en lisant *Kueï, je te salue*, que le racisme s'explique surtout en ces termes. L'éloge de la diversité de Béchard me semble ainsi un peu impressionniste, par moment dualiste. Ce n'est pas seulement l'ignorance et la divergence quant aux valeurs et aux croyances qui causent le racisme. Les tensions s'attisent dès lors que ce qui prévaut comme équilibre au sein d'une communauté, d'une classe ou d'une nation, est déstabilisé lorsqu'une nation ou une classe ambitionne de s'ingérer dans les affaires d'une autre. Le racisme repose sur des rapports de force. En insistant autant sur l'empathie, on n'aborde pas assez cet enjeu du pouvoir. Une discussion profonde sur sa nature aurait impliqué de développer plus amplement sur les structures de pouvoir qui génèrent de telles tensions, la peur de l'autre, comme on le voit présentement aux États-Unis.

Mais l'enjeu n'est pas tout escamoté; au contraire, Béchard et Kanapé Fontaine évoquent une piste à suivre lorsqu'ils tâchent d'identifier les racines du problème: «La faute repose, affirme NKF, sur ceux qui ont créé ce pays sur la base du racisme et de la discrimination, ainsi que sur les gouvernants qui ont perpétué ce système» (p. 16). Évidemment, une telle affirmation inviterait à réfléchir aux origines du Canada et au système des réserves instauré avec la loi sur les Indiens de 1876, mais cette réflexion, incontournable, reste en friche. L'empathie est peut-être un bon point de départ pour contrer la peur de l'autre, mais ce sont les liens entre pouvoir et racisme qu'il faut aussi pouvoir éclairer et de ça, il n'en est pas suffisamment question au fil de l'échange. En parlant de la crise d'Oka, NKF met pourtant le doigt sur le bobo. Si Oka l'obsède tant, c'est sans doute parce que la crise des caniculaires mois de juillet et d'août 1990 révélait l'existence des rapports de domination au sein du Québec et du Canada.

Par ailleurs, il y a dans *Kueï, je te salue* une forme d'ambiguïté. D'un côté, on appelle de tous ses vœux une ouverture à la différence, de l'autre on caricature ces différences. C'est navrant, car l'idée de collectivité et de sentiment d'appartenance semble à l'occasion associée à une bête question d'orgueil; Béchard écrit que lorsqu'il est question de «notre groupe d'appartenance, parmi les millions qui ont existé sur Terre», nous sommes convaincus que ce dernier «a trouvé la seule et bonne façon de vivre. Quelle arrogance! Et quelle ignorance de l'histoire!» Est-ce si simple que ça? Est-ce vraiment comprendre l'histoire que de réduire à cet exclusivisme l'existence des groupes et des peuples de l'humanité? À trop vouloir guérir les maux causés par la «simplification» que représente le racisme, on risque de perdre pied dans une autre forme de simplification qui, elle, fait abstraction de l'histoire de ces différences. C'est ce que peut impliquer un concept un peu creux comme «allochtone».

Et puis, va-t-on au bout de la question? Encore ici, plusieurs pistes sont lancées. Les deux jeunes auteurs abordent l'enjeu de la responsabilité des médias. Ils évoquent les stéréotypes et les clichés qui brouillent les pistes, mais ne soulèvent pas les propos extrêmes que l'on peut trouver sur le net et qui amplifient, relayent de façon hasardeuse, diffusent à d'autres échelles et, par-dessus tout, instrumentalisent les haines cachées. La diversité et la capacité (tout empathique soit-elle) d'apprécier l'apport de la diversité ne sont pas les seules variables dans l'équation. Il faut aussi prendre en compte le cadre technologique de notre époque, qui n'a plus rien à voir avec les technologies d'il y a vingt ans.

Pistes à suivre et bâton de parole

Kueissipan veut dire «à toi», «à ton tour». Cette invitation courtoise et amicale revient souvent dans la conversation. Plus j'y pense, plus je trouve que ce qui fait ce livre n'est pas tant le contenu que la forme du dialogue. La posture éthique qu'adoptent les deux jeunes auteurs leur est donnée par leur volonté d'échanger sur un sujet difficile parce qu'on peut rapidement déraper entre exclusion et inclusion, sans mesurer toute la complexité des interactions sociales portée par un tel problème, un tel symptôme. C'est pourquoi ce livre, qui opte résolument pour l'optimisme, fait bien de se désigner comme une conversation. Il nous met sur plusieurs pistes, bien que le chemin de l'avenir demeure obscur. Après tout, Béchard et Kanapé Fontaine ne prétendent pas être des experts; ils prétendent changer le monde, et cet idéalisme est assumé; le geste est, quelque part, désintéressé. Bref, je pense qu'elle est toute là la valeur de cet ouvrage. Le dialogue leur est thérapeutique; leur conversation nous est initiatique, elle nous met «dans le chemin».

Bref, le choix du dialogue comme forme littéraire est loin d'être anodin. Même si parfois semble poindre l'ambition du manifeste, l'échange demeure de l'ordre de la rencontre, et le ton enflammé et enthousiaste que prennent à l'occasion les deux auteurs suscite plus de curiosité et de réflexion sur la question du racisme qu'il ne soulève la colère contre un ordre des choses établi. Béchard et Kanapé Fontaine se prêtent le bâton de parole. Par ce procédé, ils instillent au lecteur la valeur cardinale du respect. Quelques pages sur la liberté et la conception d'être «souverain à soi-même» dans la spiritualité innue sont à retenir. Le lecteur au fait des grands mouvements de contestation des années 60 retrouvera dans ces missives sincères quelque chose qui renoue avec l'élan des revendications pour les droits civiques. Il s'y développe une intimité nécessaire aux dialogues des nations et qui donne toute sa force à la parole, ce premier outil politique: «Ne pas savoir dire, ne pas savoir parler, cela engendre bien des conflits. Beaucoup d'incompréhension, beaucoup de silence» (p. 23). ❖